

Fritz Zorn ou du cancer comme genre littéraire

Pierre Combescot, *Nouvelles littéraires*, 22 novembre 1979

Mort le jour où il apprenait qu'on venait d'accepter son manuscrit, Fritz Zorn n'aura donc écrit qu'un seul livre : Mars. Mais ce livre-là est de ceux qu'on n'oubliera pas de sitôt...

ZORN avec son « Z » vengeur qui zèbre comme celui de Zorro signifie en allemand : colère. C'est sous ce pseudonyme que se masque l'auteur de *Mars*, ce lent, minutieux et très intime récit autobiographique qui, par le truchement des progrès d'une maladie à l'issue dite « irréversible », nous fait accéder aux enfers de l'introspection.

Fritz Zorn est donc comme son nom l'indique, un jeune homme en colère, mais comme il a été bien élevé — on verra que c'est de là que découlent tous ses maux — sa colère est froide et distanciée. Vous ne trouverez chez lui aucune de ces vociférations qui pourraient laisser croire un instant qu'il s'apparente à ces autres jeunes gens « en colère » que l'Angleterre découvrait dans les « *early sixties* » à travers les premières pièces de John Osborne et les films du « free » cinéma tel que *Samedi soir. Dimanche matin*. Ceux-ci trompaient l'ennui des samedis soir inhérent à leur condition ouvrière dans la bière et la parole éjaculatoire. Rien de tel pour Fritz Zorn, ce jeune patricien à qui on a appris qu'il ne doit jamais prononcer un mot plus haut que l'autre. Sa parole aura cette précision incisive du scalpel avec lequel il s'adonnera sur lui-même à la science du vivisecteur pour tenter d'atteindre les racines du mal dont il meurt. Ainsi devient-il l'objet distancé de sa propre science. Bien élevé, il l'est pour un monde « *comme il faut* » : un monde propre, tranquille, correcte où tout se doit d'être feutré ; ou rien d'incongru provenant de l'extérieur ne peut ou ne doit surgir.

Comme un quatuor de Brahms

Un monde qui, petit à petit, est devenu son propre corps, ce corps dont il souffre et dont il va lui falloir vomir chaque parcelle avec cette distinction de bon aloi qui convient à une personne de son milieu. C'est d'ailleurs ce décalage entre la gravité du propos et le froid détachement avec lequel il est traité qui crée l'effroi qui nous saisit dès les premières pages et nous plonge au cœur du sujet.

Tout y est : le ton que l'on retrouvera tout le long du récit, l'humour glacé que donne parfois la lucidité du désespoir. Écoutez, c'est aussi beau que l'attaque du violoncelle dans un Quatuor de Brahms : « *Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. Je descends d'une des meilleures familles de la rive droite du lac de Zurich, qu'on appelle aussi la Rive dorée. J'ai eu une éducation bourgeoise et j'ai été sage toute ma vie. Ma famille est passablement dégénérée, c'est pourquoi j'ai sans doute une lourde hérédité et je suis abîmé par mon milieu. Naturellement j'ai aussi le cancer...* »

Le mot inacceptable est lâché. L'innommable est nommé. Son cancer, voilà le sujet du livre, ce nœud gordien qu'il va devoir trancher non pour guérir mais pour comprendre. Comprendre quoi ? Tout simplement sa vie, car aussitôt il soupçonne que son cancer n'est pas un simple hasard. On n'attrape pas le cancer comme on attrape un *rhume dans le métro*. C'est une maladie qui vient de loin, une maladie qui comme lui a une longue généalogie. Elle est en fait la conséquence de toute une vie. Il a été « *éduqué à mort* », éduqué pour mourir du cancer. Somme toute, c'est une maladie inhérente à cette Rive Dorée qu'il habite. Cependant, en aucun cas, il ne se veut symbole. « *Chacun doit régler son propre problème... Chacun est seul avec sa souffrance et sa solitude. Chacun a sa propre histoire.* »

Sans doute. Mais le cancer est devenu la maladie de notre époque : celle dont la menace pèse sur nous, à chaque instant, sur notre comportement, sur notre inconscient. A ce titre, la confession de Fritz Zorn dépasse de loin le simple cas particulier.

A chaque époque, à chaque tournant de l'histoire correspond une maladie qui bientôt devient symbolique. Le haut Moyen Age a eu sa lèpre. Certains rois, comme Beaudoin de Jérusalem, en portaient les stigmates au visage, offrant ainsi à découvert les secrètes décompositions de son Royaume avec lequel il s'était entièrement identifié.

La peste moissonna tout au long du XV^e siècle, créant une « *joyeuse apocalypse* » de laquelle devait sortir, à quelque temps de là, la Renaissance. Le XIX^e siècle cracha ses poumons avec une constance qui pouvait faire croire un instant que l'exquise pâleur de la phtisie faisait partie de la panoplie romantique.

Une géo politique du cancer

Notre siècle, qui est celui de la découverte du radium et de l'atome, a pour maladie le cancer. Le cancer, à l'instar du radium qui parfois le guérit, ronge et corrode. La maladie sort bientôt du cadre chimique pour s'étendre au corps social, au paysage politique.

« *Chacun a sa propre histoire.* » Sans doute, mais quand cette histoire coïncide avec les plus secrètes terreurs de son temps, celle-ci devient soudain emblématique. Ainsi, le livre de Fritz Zorn transcende le cas d'un jeune homme de bonne famille qui vécut dans les années soixante une adolescence protégée dans une grande maison au bord d'un lac. L'introspection de Fritz Zorn échappe à toute classification pour devenir une sorte de sociologie, voire de géopolitique, du cancer. En effet, il bravera sa maladie, il se livrera à son analyse. Et son livre devient un livre-miroir. L'ennui, le conformisme, véritables racines de son mal, ne sont pas le seul apanage des quartiers chics. La contagion s'est étendue aux faubourgs ; la aussi on peut hériter du cancer, comme chez les gens riches, par tradition familiale. Avec une parfaite maîtrise, Zorn a peu à peu démonté le fatal enchaînement qui l'a conduit là où il est. Il en est venu à cette certitude : le cancer du corps est toujours précédé du cancer de l'âme, cancer de l'âme « *que j'ai repris par tradition familiale* ».

De sa famille, ouvertement, il ne dit rien. Aucune description. Cependant, la maison, la famille sont là. On assiste au dîner familial ; on devine le père fumant le cigare plongé dans les échos de la bourse du « *Züricher Zeitung* » ; la mère, talons plats, bardée de tweed : la voiture qui est grise ou noire, de marque banale, parce qu'il ne faut pas, quand on est des gens « bien », avoir l'argent-tapageur. D'ailleurs, on a peur de son fric comme on a peur de ses propres paroles : le premier symptôme du cancer c'est dans le mot qu'il est, dans la parole édulcorée, rongée, aseptisée. On ne dit pas, par exemple, qu'une chose est « *chère* » mais on dit qu'elle n'est pas bon marché. Et ainsi tout à l'avenant : une délicatesse qui feutre tout, qui vide tout de son sens, de son goût, du sel de la vie. Depuis Rimbaud, on sait que par délicatesse on peut perdre sa vie.

De Zorn lui-même, à part sa maladie, que sait-on ? Il a eu une enfance tranquille ; il a fait du sport ; à l'université, il a étudié le portugais et l'espagnol qu'il « enseigné quelques temps, sans doute pour couper avec la tradition qui le destinait à la banque ou à la direction de quelque affaire familiale. Son visage, on ne le connaîtra jamais : il a été rongé. Comme son histoire a toutes les chances d'accéder à la mythologie de notre époque, d'autres lui prêteront sans doute le leur. Hamlet, ce prince de Danemark qui s'étonnait que le royaume sente le pourri, n'a pas accédé d'un seul coup au théâtre. Le Danemark, la Suisse des pays « calmes » ; mais calme pour Zorn signifie : la Mort.

Mars n'est pas un livre de littérature ; il n'est pas non plus un récit sur le vif d'un homme qui va mourir (l'auteur est en effet mort le jour où il a reçu l'avis d'un éditeur que son manuscrit allait être publié). *Mars* doit être sorti des pièges et de l'enjeu de la littérature. Il doit être compris comme un élan vital, une sorte d'insoumission ultime pour sortir des engrenages maléfiques d'un monde où les signes de mort finissent par prendre le pas sur ceux de la vie. Une gnose dérisoire dont l'ascèse serait le cancer. La dernière page du livre tournée, Fritz Zorn est devenu Fritz Z. et, sur le chemin du mythe, un grand pas est fait. Maintenant, si vous tenez absolument à trouver pour *Mars* un label, appelez cela : « *confessions d'un enfant du siècle* ». Le reste, comme dit l'autre, « *Words, Words, Words...* » Des mots, des mots, des mots.

Pierre COMBESCOT

MARS de Fritz Zorn. Préface d'Adolf Muschg. Traduit de l'allemand par Gilberte Lambrichs, Gallimard, 260 p.